

Ana M. Alves<sup>1</sup>

## **L'éthique de la restitution dans *Une femme d'Annie Ernaux*. Mémoire maternelle et enjeux sociologiques**

Dans *Une femme*, Annie Ernaux transforme l'hommage maternel en un acte de restitution éthique. Son écriture dépouillée conjugue mémoire intime et analyse sociale, inscrivant une trajectoire individuelle dans les mutations du XX<sup>e</sup> siècle. L'œuvre s'inscrit dans une tradition de fictions critiques où l'intime éclaire le collectif. Ernaux restitue la figure maternelle avec rigueur et sobriété, opérant une filiation inversée : l'enfant écrit pour transmettre une mémoire lucide et critique. Ce geste dépasse l'expérience personnelle pour devenir politique : inscrire dans l'histoire littéraire une mémoire marginale et rendre justice symbolique aux femmes silencieuses.

### **1. *Une femme d'Annie Ernaux* – fiction critique ?**

Au fil des dernières décennies, un corpus de plus en plus dense s'est inscrit dans les nouvelles formes du récit de filiation. Dominique Viart rappelle que « cette vague du roman familial qui marque la littérature présente ne relève pas seulement d'un mode thématique mais reproduit dans la fiction ce qu'il en est de la relation de l'écrivain à son héritage culturel » (Viart 1999, 129).

*La Place* (1983) et *Une Femme* (1988) d'Annie Ernaux en sont deux exemples majeurs. Ces récits qui refusent la forme romancée du récit de vie, s'ancrent dans une réflexion d'ordre sociologique et interrogent respectivement la filiation paternelle et maternelle. Ernaux revendique une écriture plate, attentive à « la trame significative d'une vie dans un ensemble de faits » (Ernaux 1983, 24). Comme l'indique Jérôme Meizoz, son projet vise à « réhabiliter le monde dominé [...] en partant du principe que les gestes, proverbes, jugements et façons de voir de son milieu

---

<sup>1</sup> Transdisciplinary Research Center in Education and Development (CITeD), Instituto Politécnico de Bragança, Portugal.  
Center for Languages, Literatures, and Cultures (CLLC), Aveiro, Portugal.  
Orcid: <https://orcid.org/0000-0001-7762-2092>.

d'origine forment une véritable culture, entière et digne d'intérêt» (Meizoz 2012, 99).

Cette perspective est confirmée dans son discours prononcé à Stockholm lors de la remise du Prix Nobel de littérature en décembre 2022 : son objectif n'est pas « de raconter l'histoire de [s]a vie [...] mais de dévoiler [...] quelque chose que seule l'écriture peut faire exister et passer, peut-être, dans d'autres consciences, d'autres mémoires » (Ernaux 2022). Pour elle, l'acte d'écrire peut « contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral, existant » (Ernaux 2003, 80). Dans un entretien avec Isabelle Charpentier, elle confie même être convaincue que sa mission consiste à prendre la parole pour « tous ceux qui continuent de vivre au-dessous de la littérature et dont on parle très peu » (Charpentier 2006, 10).

Ainsi, l'écriture d'Ernaux dépasse l'histoire individuelle pour s'inscrire dans une dimension collective, celle d'« une réalité plus vaste, une culture, une condition » (Ernaux 2003, 22). Elle rejette donc l'autofiction au profit d'une « auto-socio-biographie, notion qui permet d'établir « un rapport de soi avec la réalité sociohistorique » (Rérole 2011, 5). Dans cette démarche, Ernaux prolonge la pensée de Pierre Bourdieu, se faisant « ethnologue de [soi]-même » (Ernaux 2011, 224). Elle reconnaît d'ailleurs explicitement, en 2010, ce qu'elle doit au sociologue : « Ce que je dois à Bourdieu, c'est plus qu'une autorisation, c'est une injonction à prendre comme matière d'écriture ce qui jusque-là m'avait paru au-dessous de la littérature [...]. Un devoir impérieux de revenir au premier monde social, aux corps d'origine et d'en faire œuvre » (Ernaux 2010, 26-27).

L'œuvre d'Ernaux illustre donc, d'une part, la pertinence de la critique formulée par Viart, soulignant les liens inévitables avec les sciences humaines ; d'autre part, elle confirme l'inadéquation du roman comme forme « de représentation du sujet psychique ou social » (Viart 2015). Ces récits de filiations visent moins à restituer une chronologie de vie qu'à combler les « trous » de l'histoire, à exhumer « l'histoire trouée, occultée, [...] les drames et les êtres sans langage ni représentation » (Gefen 2017, 12).

En ce sens, *Une Femme* illustre pleinement cette écriture située « entre la littérature, la sociologie et l'histoire » (Ernaux 2011, 8). Dans cette « mise au jour de la réalité » (Ernaux 2003, 77), Ernaux place l'héritière

– ici, la fille – dans une tension féconde entre l'émotion intime et une parole distanciée, qui emprunte au registres sociologique et historique.

## **2. Justesse, justice, filiation : la restitution maternelle comme geste d'écriture**

Dans *Une femme*, le projet d'écriture d'Annie Ernaux autour d'une triple exigence : justesse dans la restitution, justice envers la personne évoquée, et affirmation d'une filiation symbolique. Le texte excède de loin le registre du simple hommage affectif : il constitue un espace de mémoire où l'auteure s'efforce d'« établir ce qui a eu lieu, de reconstituer ce qui s'est défait » (Viart 2011, 210). Écrire devient un acte de reconnaissance, c'est-à-dire « la reconstruction d'un lien » (Viart 2007, 56), avec « la seule femme qui ait vraiment compté » (Ernaux 2011, 560), celle dont la tendresse succédait à la brutalité, dans l'ambivalence des gestes du quotient, celle qui la « battait facilement » (Ernaux 2011, 500) et qui « cinq minutes après, [la] serrait contre elle » en l'appelant « sa poupée » (Ernaux 2011, 500).

La justesse s'exprime avant tout dans le style. Ernaux privilégie une écriture volontairement dépouillée, presque austère, qui écarte tout embellissement pour atteindre la réalité dans sa nudité : la vie modeste de sa mère, la déchéance progressive liée à la maladie d'Alzheimer et la douleur de sa disparition. Par cette retenue, elle parvient à « rendre sensible le passage du temps, montrer comme le temps a fui et comme il nous emporte tous » (Ernaux 2013, 66-67).

Pour traduire ce rapport intime, Ernaux joue sur l'alternance des pronoms : « entre [un] « je » et [un] « elle » [car] il y a dans le « je » trop de permanence, quelque chose de rétréci et d'étouffant, dans le « elle » trop d'extériorité, d'éloignement » (Ernaux 2011, 1042). Elle invente une autosociobiographie « qui ne se limite pas au petit jeu du « je » (Jablonka 2022, 248) où s'articulent mémoire subjective et inscription sociale. L'auteure elle-même confie qu'elle tente d'écrire « de la manière la plus neutre possible » (Ernaux 2011, 577), comme si en écrivant, elle examinait « tantôt la bonne mère, tantôt la « mauvaise ». Pour échapper à ce balancement venu de loin de l'enfance, [elle] essaie de décrire et d'expliquer comme s'il s'agissait d'une autre mère et d'une autre fille » (Ernaux

2011, 577). De ce travail d'équilibre naît un récit situé « à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire » (Ernaux 2011, 560).

Ce choix esthétique correspond à une éthique de la fidélité : il s'agit de ne pas embellir une existence ordinaire, mais de la dire telle qu'elle fut. Ernaux décrit ainsi sa mère avec une précision sociologique : « une belle blonde assez forte [...] aux yeux gris » (Ernaux 2011, 564) issue des classes populaires, animée d'un fort désir d'ascension sociale, et soucieuse d'acquiescer les codes culturels des milieux défavorisés. Elle se montre donc « fière d'être ouvrière [...] mais sentant tout ce qui la séparait, de manière indéfinissable, de son rêve » (Ernaux 2011, 564). Elle « travaillait avec force et rapidité » (Ernaux 2011, 574) pour progresser socialement et accéder au « bonheur d'un monde élargi » (Ernaux 2011, 568). Ernaux la présente comme une femme animée de « violence et d'orgueil, une clairvoyance révoltée de sa position inférieure dans la société et le refus d'être seulement jugée sur celle-ci. [...] obligée d'aller partout (aux impôts, à la mairie), de voir les fournisseurs et les représentants, elle apprenait à se surveiller en parlant » (Ernaux 2011, 564).

Cette volonté d'élévation contraste avec la posture plus résignée du père, attaché à sa condition et rétif au changement : « Mon père n'évoluait pas aussi vite qu'elle, conservant la raideur timide de celui qui, ouvrier le jour, le soir ne se sent pas, en patron de café, à sa vraie place » (Ernaux 2011, 564). L'opposition des deux figures parentales souligne le rôle dominant de la mère, qui incarne à la fois l'autorité, le savoir et l'ambition de dépassement. Le contraste est net : son « père lisait seulement le journal de la région [...] refusait d'aller dans les endroits où il ne se sentait pas à « sa place » et de beaucoup de choses, il disait qu'elles n'étaient pas pour lui ; il aimait le jardin, les dominos, les cartes, le bricolage. Il lui était indifférent de « bien parler » et il continuait d'utiliser des tournures de patois », tandis que sa « mère, elle tâchait d'éviter les fautes de français, [...] Elle hasardait quelquefois dans la conversation les expressions dont on n'avait pas l'habitude, qu'elle avait lues ou entendu dire par « des gens bien » » (Ernaux 2011, 574). Animée d'un véritable désir d'apprendre sa mère voulait connaître « les règles du savoir-vivre (tant de crainte d'y manquer, d'incertitude continue sur les usages), ce qui se fait, les nouveautés, les noms de grands écrivains, les films sortant sur les écrans [...] S'élever, pour elle, c'était d'abord apprendre (elle disait, « il faut meubler

son esprit») et rien n'était plus beau que savoir» (Ernaux 2011, 575). Elle l'« emmenait voir à Rouen des monuments historiques et le musée, à Villequier les tombes de la famille Hugo » (Ernaux 2011, 575) tandis que le père la « conduisait à la foire, au cirque, aux films de Fernandel [lui] apprenait à monter à vélo, à reconnaître les légumes du jardin » (Ernaux 2011, 576). Ernaux conclut en soulignant ce partage des rôles : avec son père, elle s'« amusai[t] », avec sa mère, elle avait « des <conversations>. Des deux, elle était la figure dominante, la loi » (Ernaux 2011, 576).

De cette description sans complaisance émerge une autre dimension : la justice. Ecrire c'est offrir une visibilité à une existence silencieuse, à une femme qui lui avait « donner tout ce qu'elle n'avait pas eu » (Ernaux 2011, 573), c'est, il lui « semble [...] à son tour la mettre au monde » (Ernaux 2011, 569), c'est restituer à une femme silencieuse – au sens où elle n'a pas laissé d'écrit, ni participé à la vie publique – une place dans la mémoire collective. Ernaux fait œuvre de passeuse : elle écrit pour que cette vie soit entendue, pour que ce destin de femme, mêlé de force, de renoncements et d'aspirations, ne disparaisse pas sans trace. Cette justice passe par une lucidité sans indulgence.

Ernaux revendique ce projet : « Je voudrais saisir [...] la femme qui a existé en dehors de moi, la femme réelle, née dans le quartier rural d'une petite ville de Normandie et morte dans le service de gériatrie de la région parisienne. Ce que j'espère écrire de plus juste se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire. Mon projet est de nature littéraire, puisqu'il s'agit de chercher une vérité sur ma mère qui ne peut être atteinte que par des mots » (Ernaux 2011, 560). En reconstituant ce destin singulier, elle restitue aux vies populaires et féminines une place dans la mémoire collective, tout en refusant toute idéalisation. La mère est montrée dans ses contradictions, ses colères et ses limites, replacées dans leur contexte social et historique. Elle n'est pas idéalisée, ses contradictions, ses rigidités, ses limites sont nommées avec une grande honnêteté par Ernaux comme elle l'évoque d'ailleurs : « J'essaie de ne pas considérer la violence, les débordements de tendresse, les reproches de ma mère comme seulement des traits personnels de caractère, mais de les situer aussi dans son histoire et sa condition sociale. Cette façon d'écrire, qui me semble aller dans le sens de la vérité, m'aide à sortir de la solitude et de l'obscurité du souvenir individuel, par

la découverte d'une signification plus générale. Mais je sens que quelque chose en moi résiste, voudrait conserver de ma mère des images purement affectives, chaleur ou larmes, sans leur donner de sens» (Ernaux 2011, 573). Ce geste d'écriture confère à la littérature une fonction de réparation symbolique.

Quant à l'évocation de la mort de la mère, survenue « huit jours avant Simone de Beauvoir » (Ernaux 2011, 596), ajoute une résonance particulière: la philosophie incarne pour Ernaux une autre forme de maternité symbolique, intellectuelle et affective. En rappelant ce voisinage des destins, Ernaux souligne la double filiation qui l'ancre à la fois dans une histoire intime et dans une tradition intellectuelle féminine.

Enfin, la filiation constitue l'horizon de ce projet. Elle est inversée: ce n'est plus la mère qui transmet à la fille, mais la fille qui, par l'écriture, redonne vie et sens à l'existence maternelle. Par l'écriture la fille accomplit un geste de transmission. En ce sens, *Une femme* est un livre sur l'héritage, mais un héritage redéfini à travers une écriture qui conjugue mémoire affective et lucidité sociologique. Ernaux transforme l'acte d'écrire en geste éthique ce qu'elle avoue d'ailleurs à Pierre-Louis Fort dans un entretien lorsqu'elle affirme « rendre compte c'est une éthique » (Fort 2015, 206).

Ainsi, justesse, justice et filiation se conjuguent dans ce récit où la littérature se fait non seulement de mémoire, mais aussi de restitution, reconnaissance et transmission symbolique.

### 3. Considérations finales

En restituant la figure maternelle sans sentimentalisme ni jugement, Ernaux déploie dans *Une femme* une véritable éthique de la narration. Elle assume une position à la fois intime et critique, où l'émotion est filtrée par un travail d'excavation mémorielle, presque « archéologique » (Viart 2019, 14), assumé comme une démarche, une rigueur documentaire, « archiviste » (Ernaux 2011, 561). Ce geste n'a rien d'un repli subjectif: il vise à interroger le rapport à la filiation, à la transmission, mais aussi à l'écriture conçue comme « une façon de donner » (Ernaux 2011, 596), une manière de « sauver » la mémoire (Ernaux 2014, 74).

Ce qui pourrait sembler n'être qu'un récit personnel acquiert ainsi une portée collective. *Une femme* réfléchit sur la condition féminine, sur les contraintes sociales et les aspirations à l'émancipation, tout en interrogeant le rôle de la littérature dans la construction des mémoires collectives.

Ernaux revendique d'ailleurs cette position singulière, entre littérature, sociologie et histoire : « Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où, selon son désir, je suis passée » (Ernaux 2011, 596).

En inscrivant dans le champ de la mémoire une vie que l'histoire officielle tend à négliger, Ernaux accomplit un geste de « justice symbolique ».

A ce titre, *Une femme* est à la fois un récit de transmission et acte d'engagement. L'épuration du style, l'exigence de la justesse dans la restitution, la lucidité portée sur une expérience sociale et affective contribuent à transformer la mémoire intime en espace de reconnaissance et filiation. Ernaux affirme d'ailleurs être heureuse « d'avoir quand même changé des choses dans la littérature » (Ridet 2019), en refusant l'« admiration inconditionnelle pour la joliesse, la belle phrase, la rhétorique » (Ridet 2019). Chaque œuvre, dit-elle, « porte en soi sa problématique d'écriture [...]. On ne peut pas écrire n'importe quoi. L'écriture, [...] est [s]on mode d'intervention dans le monde » (Ridet 2019).

Cette intervention se traduit par une écriture volontairement sobre, « objectivante, sans affects exprimés, sans aucune complicité avec le lecteur cultivé » (Ernaux 2003, 34). En effet, il s'agit « d'une écriture sans apprêt, cherchant délibérément à éviter la dérision et la luxuriance, travaillant l'épuration, donnant à lire le constat du réel, cherchant la transparence, évitant la transcription des émotions et la connivence avec le lecteur » (Martin 2023, 21). Loin de l'effacement ou du renoncement, cette retenue stylistique devient le lieu même d'une puissance critique. Celle d'une littérature qui refuse l'illusion esthétique pour mieux restituer l'expérience vécue, et qui, en le faisant, transforme l'acte d'écrire en geste de mémoire, de justice, de transmission.

## Bibliographie

- Charpentier, Isabelle (2006) : « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », in : *COntEXTES*, <http://journals.openedition.org/contextes/74> [9 avril 2025].
- Ernaux, Annie (1983) : *La Place*, Paris : Gallimard.
- Ernaux, Annie (1988) : *Une Femme*, Paris : Gallimard.
- Ernaux, Annie (2003) : *L'écriture comme un couteau*, Paris : Éditions Stock.
- Ernaux, Annie (2010) : « La preuve par corps », in : Jean-Pierre Martin (dir.) : *Bourdieu et la littérature*, Nantes : Cécile Defaut, 26-27.
- Ernaux, Annie (2011) : *Écrire la vie*, Paris : Gallimard « Quarto ».
- Ernaux, Annie (2013) : *Retour à Yvetot*, Paris : Éditions du Mauconduit.
- Ernaux, Annie (2014) : *Le Vrai Lieu*, Paris : Gallimard.
- Ernaux, Annie (2022) : « Conférence Nobel Stockholm », in : Fondation Nobel, <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2022/ernaux/lecture> [9 avril 2025].
- Ernaux, Annie (2022) : « Prix Formentor », in : Pierre-Louis Fort (dir.) : *Cahier Annie Ernaux*, Paris : Cahiers de l'Herne, 301-305.
- Fort, Pierre-Louis (2015) : « Entretien avec Annie Ernaux », in : Fort, Pierre-Louis / Houdart-Merot, Violaine (dir.) : *Annie Ernaux. Un engagement d'écriture*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 201-207.
- Gefen, Alexandre (2017) : *Réparer le monde : la littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris : Corti.
- Jablonka, Ivan (2022) : « Je, elle, nous », in : Fort, Pierre-Louis : *Annie Ernaux*, Paris : Cahiers de l'Herne, 248-250.
- Martin, Jean-Pierre (2023) : « L'invention des formes », in : Ernaux, Annie : *La passion d'écrire*, Paris : Le Monde Hors-Série, 21.
- Meizoz, Jérôme (2012) : « Annie Ernaux. Temporalité et mémoire », in : Demanze, Laurent/Viart, Dominique (dir.) : *Fins de la littérature*, t. II : *Historicité de la littérature contemporaine*, Paris : Armand Colin, 181-192.

- Rérolle, Raphaëlle (2011) : « Toute vérité déclenche les passions », Entretien avec Camille Laurens et Annie Ernaux, in : *Le Monde des livres*, 5, [https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/02/03/camille-laurens-et-annie-ernaux-toute-ecriture-de-verite-declenche-les-passions\\_1474360\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/02/03/camille-laurens-et-annie-ernaux-toute-ecriture-de-verite-declenche-les-passions_1474360_3260.html) [9 avril 2025].
- Ridet, Philippe (2019) : « Annie Ernaux, portrait d'une romancière sociale », in : *Le Monde*, 26 avril 2019, [https://www.lemonde.fr/m-lemag/article/2019/04/26/annie-ernaux-sa-vie-une-uvre\\_5455046\\_4500055.html](https://www.lemonde.fr/m-lemag/article/2019/04/26/annie-ernaux-sa-vie-une-uvre_5455046_4500055.html) [9 avril 2025].
- Viart, Dominique (1999) : « Filiations littéraires », in : *Écritures contemporaines* n°2, *États du roman contemporain*, Paris-Caen : Minard-Lettres modernes, 115-139.
- Viart, Dominique (2007) : « Témoignage et restitution. Le traitement de l'Histoire dans la littérature contemporaine », in : Rubino Gianfranco (éd) : *Présences du passé dans le roman français contemporain*, Rome : Bulzoni, 43-64.
- Viart, Dominique (2011) : « Le récit de filiation : «Éthique de la restitution» contre «devoir de mémoire» dans la littérature contemporaine », in : Chelebourg, Christian/Martens, David/Watthee-Delmotte, Myriam (dir.) : *Héritage, filiation, transmission : Configurations littéraires (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Louvain : Presses universitaires de Louvain, 199-212, <https://books.openedition.org/pucl/4197> [9 avril 2025].
- Viart, Dominique (2015) : « Le scrupule esthétique : que devient la réflexivité dans les fictions contemporaines ? », in : *Studi Francesi*, <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1196> [9 avril 2025].
- Viart, Dominique (2019) : « Les récits de filiation. Naissance, raisons et évolutions d'une forme littéraire », in : *Cahiers Ertà* 19, 9-40.